

Allocution de Vincent Peillon Ministre de l'Éducation nationale

Pèlerinage de Médan 2012



Mesdames, Messieurs,

Je suis très honoré d'être parmi vous ici pour rendre un hommage particulier à Émile Zola. Je vous remercie de votre invitation et je voudrais vous dire pourquoi il est si important aujourd'hui de relire cet auteur.

J'ai toujours eu pour Zola une grande admiration. Une admiration pour l'homme, tout d'abord. Zola était non seulement un écrivain de génie et nous devons saluer son œuvre, mais également un homme de conviction. Il a mis son œuvre de romancier et de journaliste au service de la justice et l'égalité. Il a toujours eu le souci de témoigner de la dureté des conditions de vie du peuple, mais il a aussi su y capter une énergie incroyable, et nous la transmettre grâce à la force de son style.

Cette ancienne admiration a pris un sens particulier pour moi depuis que je suis ministre de l'Éducation nationale. Parce que ce regard, profondément humain, à la fois lucide et optimiste, il l'a porté avec une puissance presque visionnaire sur l'École.

C'est probablement en lisant son roman *Vérité*¹ que l'on comprend toute l'importance qu'a pour lui la question scolaire. Il l'achève en 1902, c'est-à-dire vingt ans après les lois Ferry, trois ans avant la séparation de l'Église et de l'État ; entre la parution du *J'Accuse* et la réhabilitation de Dreyfus.

Zola est pleinement engagé dans ces batailles, mais il voit déjà au-delà et il met en fiction une conception extrêmement moderne de l'École et de ses enjeux.

Zola nous décrit une société en crise traversée par la violence et l'injustice, mais où l'école porte en elle les ressources du redressement. Un écolier vient d'être violé et tué.

¹ L'histoire, comme on le sait, se passe dans un petit village de province. Simon, instituteur juif, est accusé à tort d'avoir violé et tué un jeune écolier. L'Église catholique apparaît comme la force motrice de l'accusation. Elle truque les preuves et protège le vrai coupable (un frère des Écoles chrétiennes) dans le but de discréditer toute l'école laïque au travers de l'accusé. L'histoire raconte le long combat de Marc, instituteur laïque comme Simon, pour innocenter ce dernier.

À ce crime sordide succède, dans l'opinion publique, un déchaînement presque dément de haine et de superstition contre un instituteur juif condamné à tort.

Cette violence, Zola l'explique d'abord par une misère intellectuelle et morale, par la « cruelle ignorance » qui règne dans la population, incapable d'esprit critique et cédant à tous les préjugés. La misère y est également matérielle. Conséquence de la « déchéance morale et intellectuelle » de la population, elle s'inscrit dans le paysage, dans « les champs mal tenus, les routes à peine praticables ».

Tout n'est pas transposable aux temps présents, mais en tant que lecteur on ne peut être que frappé par la force et l'intemporalité du propos.

Il y a une idée magnifique qui traverse cette œuvre, et qui doit nous parler aujourd'hui. C'est l'espoir que Zola place dans la jeunesse du pays pour dépasser cette situation. Il la perçoit comme une « force nouvelle », la sent « monter sans cesse, comme la jeune humanité renouvelée, apportant à la vie sociale une infinie puissance ».

Le message de Zola est très clair. C'est en instruisant la jeunesse qu'on peut espérer sortir de cet état de crise.

Dès lors se posent les questions fondamentales de l'enseignement.

Le rôle de l'enseignant d'abord et sa place dans la société. Zola martèle l'idée que « l'école de demain vaudra ce que vaudra l'instituteur ». Il évoque avec force l'importance de sa mission, et s'étonne du peu de reconnaissance sociale qui lui est accordée.

Il s'intéresse aussi au problème du recrutement de ces instituteurs – il a écrit à ce sujet des lignes auxquelles il suffirait d'ajouter quelques retouches pour décrire la situation actuelle :

« Les cinquante-deux sous par jour, à trente ans, du maître titularisé, ne tentaient plus personne. On avait trop dit les déboires, les vexations, la gêne honteuse du métier. Seule l'exonération militaire, grâce à l'engagement de dix années d'enseignement, les décidait encore à entrer dans cette galère, où il y avait peu d'argent et peu d'honneurs, beaucoup de tourment et beaucoup de mépris à attendre. »

La question est aussi celle de la formation des maîtres d'école. Le personnage du directeur de l'école normale rappelle que la formation des élèves est absolument essentielle pour valoriser ce métier.

Il réfléchit aussi au rôle de la famille dans cette instruction, et à la place qui occupe l'enfant. Il insiste sur la nécessité d'être à son écoute, et sur l'importance de la dimension proprement pédagogique du métier d'instituteur.

Il défend l'idée que l'école doit offrir à tous les moyens de réussir, non seulement pour des raisons d'équité et de justice mais aussi pour renforcer l'économie du pays². Il est

² « Chaque créature naissante devait être accueillie comme une force possible, dont l'intérêt national exigeait la culture. Ce n'était pas seulement égalité et équité, c'était encore un emploi sage du trésor commun, l'idée pratique de ne rien perdre de ce qui pouvait faire la puissance et la grandeur du pays.

conscient de l'effort financier à consentir pour la Nation, mais en fait valoir la nécessité, « quelle que pût être l'énormité de la dépense, car ce n'était point là des milliards jetés stupidement au mensonge et au meurtre, c'étaient des milliards qui aidaient à pousser du sol les bons artisans de prospérité et de paix. » C'est le meilleur usage de l'argent public qui soit : c'est, selon ses termes, « l'emploi sage du trésor commun » en faveur de la puissance et de la grandeur du pays.

Ce sont des questions qui ont traversé le vingtième siècle. On a progressé sur certaines – peut-être reculé sur d'autres. Elles se posent en tout cas encore à nous aujourd'hui, sous de nouveaux visages. Et c'est à ces questions que nous essayons d'apporter des réponses en rétablissant une formation pour nos enseignants, en mobilisant des moyens supplémentaires pour l'école, en cherchant à adopter les méthodes pédagogiques les plus efficaces, en essayant d'associer les familles à nos efforts, en réfléchissant aux façons de permettre la réussite de tous...

Mais il y a autre chose dans le regard que Zola porte sur l'École, et c'est là que ce regard est peut-être le plus étonnant de modernité. Il va interroger le rapport de l'école à la connaissance et à la Vérité.

L'instruction laïque y paraît d'abord comme ce qui permet de se débarrasser des préjugés, des obscurantismes qui paralysent l'intelligence de l'homme.

Mais l'école dispense des connaissances, et donc se donne aussi pour détentrice de « vérités ». Il évoque sans cesse la « vérité expérimentale » enseignée dans les écoles en termes quasi religieux. Le héros de Vérité, qui est un instituteur, parle d'un « apostolat de la vérité ».

Toutefois Zola affirme que le caractère expérimental de ces « vérités nouvelles » permet d'échapper au risque du dogmatisme. Enseigner ces connaissances, c'est du même coup fournir des armes qui peuvent permettre de les remettre en question. La première chose qui doit être enseignée, c'est « qu'il n'y a pas de vérité en dehors de la raison, de la logique et de l'expérience ». La mission de l'instituteur est avant tout de conduire ses élèves à juger par eux-mêmes.

Et c'est en cela que l'enseignement, tel que le conçoit Zola, est profondément libérateur. Il ne s'agit pas d'imposer des connaissances « par l'autorité du maître ». Il s'agit d'accompagner l'enfant pour qu'il puisse « voir par [lui]-même, se convaincre de ce qu'il faut croire, développer son raisonnement, son individualité, d'après les raisons qu'[il] a d'être et d'agir ». C'est la seule façon de former des hommes libres, qui soient capables de s'interroger y compris sur les « vérités » apprises, qui soient capables aussi de s'adapter aux hasards de leur vie.

Et quel réveil en effet des énergies accumulées, endormies dans l'immense réservoir des campagnes et des villes industrielles ! Toute une floraison intellectuelle en sortait, toute une génération neuve, capable de pensée et d'action, apportant et renouvelant la sève depuis si longtemps tarie chez les anciennes classes dirigeantes, épuisées par l'abus du pouvoir. Des génies sortaient journellement de cette fertile terre populaire enfin défrichée, une grande époque allait naître, comme une renaissance d'humanité. »

L'instruction a pour but cet accomplissement de l'individu. Et parce qu'elle est libératrice, elle prend une dimension morale. La conviction de Zola est que quelqu'un qui sait raisonner, sera plus tolérant, aura nécessairement un souci de justice.

Ce lien entre école et justice, il nous le fait sentir, de façon très forte, par le détour de la fiction. Les deux combats que mène le héros de *Vérité* – pour innocenter son collègue juif, condamné à tort, et pour instruire ses élèves – sont en fait un seul et même combat. À la fin du roman, c'est parce que le milieu social a été renouvelé par ces longues années de patience et d'instruction que l'innocence de Simon peut enfin éclater.

Et c'est à partir de cette réflexion sur la morale et la justice que Zola pose la question de la mission sociale de l'École. « Sans doute, l'école [doit] être une culture de l'énergie, une libération et une exaltation de l'individualité, l'enfant ne [doit] juger et agir que par lui-même, afin que l'homme un jour [donne] toute la somme de sa valeur personnelle » mais c'est pour parvenir à la justice, dans laquelle Zola voit le nouveau lien social.

La mission de l'École est de faire de chaque élève un homme libre et juste, un citoyen éclairé.

Enfin, il y a quelque chose de très beau dans la façon dont Zola nous transmet cette conviction. Je veux parler du contraste qu'il fait surgir sans cesse entre l'aspect répétitif et humble de la tâche de l'instituteur et le changement social. Il y a un aspect émouvant, presque comique parfois dans cette façon dont le quotidien est sans cesse propulsé dans une gigantesque fresque englobante où Marc voit la société, voire l'humanité entière, en marche vers un avenir meilleur³.

Je porte un projet politique national et ambitieux de refondation de l'École. Nous entendons tout mettre en œuvre pour rendre des progrès possibles, les accompagner, fournir un contexte favorable, former nos enseignants, inscrire ces efforts dans la durée nécessaire en ayant recours à la loi... Mais à aucun moment nous n'oublions que le succès dépend, en dernier ressort, du travail quotidien des instituteurs, des professeurs et de l'ensemble des personnels qui mettent en œuvre cette politique.

Nous leur faisons confiance ; le changement a déjà commencé, mais la refondation de l'école est une tâche de moyen terme, il nous faut porter notre regard sur l'avenir pour conduire nos choix présents : comme l'écrit Zola, « le train humain ne va pas [...] par bonds superbes et par glorieux coups de théâtre. »

³ Il y a ainsi un passage où l'instituteur songe aux méfaits des images de violence des livres de ses élèves, et commence à rêver à une France pacifique, qui libère les peuples etc. – ce qui est l'occasion d'une grande envolée (« Quand la France entière saura et voudra, quand elle sera le peuple libéré, les empires les plus bardés de fer crouleront autour d'elle, envahis par son souffle de vérité et de justice, qui fera ce que ne feront jamais ses armées et ses canons. Les peuples éveillent les peuples, et le jour où les peuples, un à un, se lèveront, instruits par l'exemple, ce sera la victoire pacifique, la fin de la guerre. Marc ne concevait pas de plus beau rôle pour son pays, il mettait la grandeur de la patrie, dans ce rêve de fondre toutes les patries en une même patrie humaine. »)... dont le lyrisme s'achève sur un retour au travail quotidien de l'instituteur : « Et c'était pourquoi il surveillait les livres et les images mis entre les mains de ses élèves »

En tant que ministre, je rends devant vous aujourd'hui hommage au Zola visionnaire, épris de justice et d'égalité et qui porte un espoir de changement de la société par l'école.